

XYZ. La revue de la nouvelle



Les acariens

Dominique Lavallée

Numéro 68, hiver 2001

Jeunes nouvelliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavallée, D. (2001). Les acariens. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 83–88.

Les acariens

Dominique Lavallée

L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie.

J.-J. Rousseau, *Émile*

— **U**ne retraite anticipée ? Tu veux dire qu'ils se sont aperçus que t'étais rendu trop lent pour faire ton travail ! s'exclama Jacqueline, la femme de Julien.

— C'est une façon de voir les choses...

— Non. Pas du tout. Il n'y a pas dix mille façons de voir les choses. Ça crève les yeux et tu ne le vois pas. T'es fini, Julien, fini !

Elle le laissa en plan, seul au salon avec son air hébété, et s'en alla à la cuisine plier le linge.

C'était aussi bien pour Julien qu'elle s'éloignât, car la violence verbale de sa femme avait du mordant.

Julien n'avait pas bougé d'une semelle. Corpulent, le dos légèrement voûté, témoignant de sa soumission, il avait de longs bras ballants au bout desquels pendaient de grandes mains aux ongles épatés. Ses pieds, un peu tournés vers l'intérieur, contribuaient à rendre sa démarche débonnaire. Il ressemblait à un ours.

Jacqueline refit brusquement surface au salon et cracha des mots volcaniques, recouvrant Julien d'une épaisse couche d'humiliation :

— Évidemment, je suppose que tu n'as rien répondu à ton patron. Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Julien ? Tu es un lâche !

Elle rentra sa langue reptilienne, satisfaite d'avoir encore une fois visé juste, et se glissa sans bruit jusqu'à la cuisine. L'espace d'un coup de fouet.

□

Julien, las, tourna son regard vers la fenêtre. Il fut attiré par la clarté du dehors. Le soleil inondait de ses rayons les pelouses et les arbres en fleurs. Il sortit sur le balcon. Un baume caressant, fraîcheur été, l'accueillit. Il se sentit en une fraction de seconde redevenir le petit Julien du jour de sa confirmation. Ce jour-là, il avait été très heureux parce que sa mère était tellement fière de lui. Mais il se souvenait aussi de la photographie qu'on avait prise de lui. Un petit homme se tenait debout, les bras déjà pendants le long de son petit corps, le regard incertain, tendre et vulnérable. Il tentait bravement, malgré sa timidité malade, de ne pas baisser les yeux devant l'appareil photo qui le cadrait, le scrutait et l'auscultait. Ce fusil, braqué sur ses pensées les plus intimes, le paralysait. Après, il se souvint d'avoir fait semblant, le reste de la journée, d'être heureux, pour ne pas décevoir sa maman. Mais il était demeuré terrorisé.

Julien n'avait pas changé de toute sa vie. Il s'était continuellement laissé ballotter d'une blessure à l'autre avec autant de violence et aussi peu de contrôle qu'une espadrille dans la lessiveuse.

La bulle de ses souvenirs se referma.

Pour laisser derrière lui les cris ovariens de sa femme, il décida de rendre visite à son petit papa nonagénaire. On était dimanche. Dimanche, jour du Seigneur, jour des devoirs pour les plus jeunes, jour de visite aux parents et aux vieux.

Il fit le trajet à pied, son esprit dérivant d'un malheur à l'autre. Il repensa à sa mère décédée dix ans plus tôt. Une tristesse vive crispa son cœur demeuré juvénile. Son père l'avait appelé pour qu'il vienne l'aider à ramasser sa mère comme un colis, avec ses deux cent cinquante livres de vieilles chairs nues, molles et affaissées, affalée dans un bain bleu bébé. Ils tentèrent de la relever, leurs deux silences scindés par la honte et la peur de l'inconnu ; alors qu'elle, la génitrice fanée, lançait un râle *in extremis*.

Ses yeux se mouillèrent. Il arriva chez son père qui habitait depuis quelques années une résidence de personnes âgées.

Il frappa et attendit longtemps, puis Julien entendit le frottement lent de pas sur le plancher et, enfin, la porte s'ouvrit. Julien était très patient. C'était un avantage non négligeable avec les petits vieux.

Il avait beaucoup d'admiration pour son père, qui avait eu la chance au début du siècle, malgré la grande crise, de faire des études universitaires. Symptôme de vieillesse, il évoquait de nombreux souvenirs qui lui revenaient en mémoire. Les deux y trouvaient leur compte en souriant.

Mais, cette fois, au moment où ils s'assirent pour discuter, le vieil homme sur son sofa commença à se trémousser, l'air déconfit.

— Quelque chose qui ne va pas, père ?

Mais le vieillard semblait hésiter. Pour unique réponse, le bruit de son dentier qui cliquetait de gêne. Julien ne se sentit jamais aussi près lui-même de la vieillesse que ce jour-là. Il enleva chacun des vêtements malodorants de son père, le lava, lui mit des vêtements propres, enveloppant le sexe rabougri et les fesses flasques dans une couche. Quand il le quitta enfin, Julien était encore plus déprimé. Lui aussi vieillirait et dépendrait des autres. Il n'arrivait pas à accepter que sa fierté ramollirait telle une gomme à mâcher écrasée sur un trottoir en juillet.



De retour à la maison, en parcourant les pages du journal, en un ultime effort pour détourner ses pensées de la noirceur, Julien lut un article qui traitait des acariens. On les retrouvait entre autres sur les draps, les matelas et les fauteuils. Les fauteuils ! Avec effroi, il pensa immédiatement à celui de son père. C'était dégoûtant. Ces minuscules araignées se nourrissaient des peaux mortes des humains. Des parasites sans scrupules grignotaient ce que l'humain n'aurait sûrement pas laissé tomber s'il en avait connu l'effroyable finalité !

Pour éviter le contact avec les acariens, l'article recommandait de recouvrir les meubles d'une housse.

Le journal lui tomba des mains, sa mâchoire inférieure pendait sans vie. Sa femme passa devant lui, les bras chargés de sacs à provisions. Il regarda son visage et momentanément le vit se superposer à celui d'un de ces petits charognards infâmes.



Le dimanche suivant, il accourut chez son père avec une idée bien arrêtée.

Dès qu'il arriva, il se précipita pour aller ouvrir les fenêtres. Il craignait que la contagion par la vieillesse et la mort ne fût comprise dans les molécules de crottes d'acariens, propulsées dans l'air au moment où son père s'asseyait dans son maudit fauteuil.

Ces foutus acariens entretenaient certainement des liens privilégiés avec LA MORT. Sans doute, ces démons ne se contentaient pas uniquement des matières mortes, mais s'attaquaient-ils aussi aux peaux... vivantes? À force de se faire dérober la peau morte, on se rapprochait peut-être peu à peu de la fin! Julien se gratta frénétiquement, convaincu que plusieurs d'entre eux lui grugeaient déjà la peau.

Il ne respirait que par la bouche, espérant secrètement qu'en évitant de sentir les odeurs ambiantes, il éviterait de respirer le même air que sa vieille carcasse de père, condamné à se décharner sans cesse.

Les merdes d'acariens avaient envahi son esprit tout entier. Il ne pensait qu'à eux. Il calcula depuis combien d'années son père résidait au même endroit, et tenta d'évaluer en épaisseur et en quantité le nombre de crottes d'acariens. Il était convaincu que jamais le fauteuil n'avait été nettoyé. Un frisson de dégoût lui parcourut l'épine dorsale.

— Il vaudrait peut-être mieux demander au préposé à l'entretien de nettoyer en profondeur ce fauteuil, dit Julien entre deux respirations rapides, s'efforçant de garder pour lui sa répugnance.



Il venait à peine d'arriver à la maison lorsque, assis sur une chaise trop droite, nouvellement adoptée — il la préférerait à son ancien sofa devenu suspect —, Julien, absorbé dans ses pensées

cauchemardesques, n'entendit pas la sonnerie du téléphone. Sa femme lui hurla d'aller répondre, en ne manquant pas de lui jeter un regard réprobateur. En se dirigeant vers le téléphone, il songea, en regardant à son tour sa femme, qu'il ferait mieux d'ouvrir les fenêtres sous peu, car il lui semblait manquer d'air.

— Oui allô ? dit Julien.

— Monsieur Sansouci ?

— Oui ?

— Ici M. Fletcher, le responsable de la résidence Aux petits oiseaux. Le préposé à l'entretien vient de trouver votre père mort dans son sofa. Le médecin assure qu'il n'a pas souffert. Il est décédé probablement hier soir, car on l'a retrouvé tout habillé. Pourrez-vous venir vous occuper des formalités cet après-midi ?

Julien croyait que son père était décédé tout habillé pour être digne devant la mort. « Mais comment pouvait-il être digne, lui qui est mort étouffé par les crottes d'acariens ? »

□

Après l'enterrement, Julien recouvrit tous les meubles de housses plastifiées. Il passa toutes ses journées assis le regard fixe.

— Julien, veux-tu bien me dire pour quelle raison tu n'as pas encore téléphoné à la compagnie d'assurances ? Combien de fois faudra-t-il te le répéter ? As-tu peur ? dit Jacqueline.

Son mari se retourna mécaniquement vers elle. Devant ses yeux qui ne semblaient regarder nulle part, elle vit passer une ombre, puis un éclair.

— Toi, ta gueule ! répondit avec fermeté une voix qui sortit assurément de la bouche de Julien.

Sa femme, interloquée, fut instantanément transformée en statue de sel. Elle ne put évidemment rien lui répondre.

La mort du père de Julien avait engendré chez lui un désir absolu de réagir au temps qui passait. Il devait VIVRE afin de prolonger le peu de jeunesse qui coulait encore dans ses veines, et faire en sorte que la peau qui les recouvrait ne fût pas mise à

prix par les acariens. Il n'était pas encore mort et il allait le prouver au monde entier !

□

Julien descendit précipitamment les marches menant au sous-sol. Il noua de vieux chiffons autour de plusieurs planches. Il courut jusqu'au garage et revint avec un baril d'essence. Il en noya les tissus. Il grimpa aussitôt les marches hors d'haleine, le regard fou. Et, devant sa femme encore figée, il tira avec fracas un à un les tiroirs de la cuisine pour enfin brandir un briquet. Puis il prit brusquement Jacqueline par le bras et l'entraîna jusqu'à la salle de bain. Julien regardait maintenant droit dans les yeux sa femme devenue un colossal acarien. Il installa les morceaux de bois contre le corps de Jacqueline qui ne répondait visiblement plus à aucun stimulus et, sans hésiter, mit le feu aux linges. Julien attendit que les flammes soient bien prises à sa jupe et à ses cheveux. Une odeur de peau roussie vint lui chatouiller agréablement les narines. Il ouvrit bien grand ses poumons pour aspirer la liberté, sa libération. Il recula pour contempler le plus longtemps qu'il put le spectre de sa femme qui fondait et se déformait graduellement. En sortant, il prit bien soin de verrouiller la porte de l'intérieur.

□

Après avoir interrogé l'entourage, la famille immédiate et Julien, l'enquêteur arriva à la conclusion que Jacqueline, dépressive depuis peu, avait mis fin à ses jours en s'immolant.

Julien quitta les restes carbonisés de sa femme, empocha le produit de l'assurance-vie, alla cracher sur sa tombe, et décida qu'à soixante ans il était grand temps qu'il commence sa vie.